

CAMPAGNE DE KABILIE EN 1850.

(2^e Article.)

CHAP. II. — *Les Beni-Ourtilan.*

Les Beni-Ourtilan occupent un bassin dont les eaux coulent du Nord-Est au Sud-Ouest. Au couchant, il est borné par la chaîne de l'Azrou-Iflan, au Nord correspond une dépression qui sépare ce dernier massif de la montagne des Reboula ; vient, ensuite, à l'Est, la montagne de Habs-Ettalam et des chaînons qui s'en détachent ; au Midi, l'Oued Ilmaïn sert à la tribu de limite naturelle. Les sommets qui le bornent à l'Est appartiennent aux Beni Brahim et leurs pentes aux Beni Ourtilan. Le territoire compris dans cette enceinte a un diamètre moyen de deux à trois lieues à vol d'oiseau.

De la rive droite de l'Oued Ilmaïn, naît une croupe allongée, dont le profil a quelque ressemblance avec celui d'un homme couché, qui se dirige du Sud au Nord et gagne l'Azrou-Iflan à la hauteur de Telmet ; de là, l'Azrou-Iflan s'incline vers l'Ouest, plus élevé, plus raide, au profil heurté, à la crête rocheuse, à l'aspect livide. Un peu au-dessus de Telmet, se dresse cette roche gigantesque que nous avons vue servir de refuge aux femmes effrayées. Après s'être élevée quelque peu, la crête de l'Azrou se déprime sensiblement, et après un trajet d'une à deux lieues, s'arrête brusquement en face de Boubirih, étalant ses roches coupées à pic dont les pieds se baignent dans l'Oued Bousellam. Sur l'autre rive, ainsi que nous le verrons plus tard, les accidents de terrain sont analogues. Les pentes Nord-Est de l'Azrou-Iflan sont plus abruptes et plus accidentées que les pentes opposées, qui se relient insensiblement à la berge du Bousellam. A la hauteur de Telmet, un grand mamelon conique du nom de Djebel-Marabout-Ali, est adossé à l'Azrou-Iflan.

De l'Azrou-Iflan au Djebel Reboula, le sol est accidenté par quelques mamelons surbaissés. Il constitue une sorte de plateau inégal sur lequel sont semés les villages de Fentichelt, Iriloufilla, Tizi-Ouadou (le col du vent). Kaouzrou, etc. Le sol se déprime un peu jusqu'à Telmet, pour descendre ensuite brusquement dans l'Oued Hrira.

Les pentes du Djebel Reboula, d'où naissent les principaux cours d'eau des Beni Ourtilan, sont rapides.

La rivière la plus importante prend le nom d'Oued Hrira. Cinq ou six torrents viennent y confluer. L'un d'eux, issu des pentes du Djebel Marabout Ali, porte le nom d'Oued Braza.

Les ravins sont généralement profonds, leurs pentes abruptes et raboteuses. Çà et là, se rencontrent quelques petites croupes arrondies et de petits plateaux.

De Telmet au village d'Araça, le sol est jonché de quelques blocs descendus probablement du Djebel Azrou. Entre l'Oued Hrira et l'Oued Braza s'étend une colline dont le sommet est complètement rocheux. Çà et là, la roche émerge du sol : dans les intervalles, sont accumulés des monceaux de fragments ; et parfois au milieu des lignes d'enceinte que l'on en a formées, se voient quelques semis d'orge, où il semble que l'on a dû apporter de la terre végétale.

Le sol est, en général, maigre et schisteux ; les céréales n'étaient grandes et bien nourries que dans quelques portions privilégiées. La rive gauche surtout de l'Oued Hrira me semble stérile, à part toutefois les parties les plus élevées, attenantes au territoire des Beni Brahim. A la hauteur d'Azrou et à la distance d'environ deux lieues, un petit mamelon, entouré de verdoyantes moissons, était couronné par le village des Beni Hachech, du milieu duquel s'élevait un élégant minaret. Au-dessous du village d'Araça, où je campais, c'est à peine si l'on pouvait enfoncer les piquets en fer de ma tente à travers le schiste, et cependant on avait confié de la semence à ce sol ingrat, qui ne rendait un peu que dans les parties déclives.

Une telle aridité comporte peu de jardinage.

Les arbres n'étaient d'une belle venue que dans le fond des ravins. Les figuiers que nous rencontrâmes à droite de Tizi Ouadou, sur les flancs de l'Azrou, étaient jeunes encore et promettaient peu. Kaouzrou était mieux partagé. Des pêchers, des grenadiers, des cognassiers, des abricotiers, des noyers, etc., se rencontrent dans les jardins avec des trembles, des frênes, des ormes entremêlés de vignes, de caroubiers, etc.

Clairsemés dans la partie haute de la vallée, les oliviers sont beaucoup plus abondants sur les deux rives de l'Oued Hrira, vers sa rencontre avec l'Oued Ilmaïn. On trouve cependant plusieurs pommiers dans les villages supérieurs. Un de ces derniers, celui,

je crois, de Tizi-Ouadou, jouit d'un beau massif de grands arbres, probablement des caroubiers.

Les pentes du Djebel Reboula sont couvertes d'une épaisse et haute broussaille. Du côté des Beni Brahim, la végétation ligneuse est encore abondante : à l'opposite, elle manque à peu près complètement.

En somme, les ressources des Beni Ourtilan se réduisent à quelque peu de céréales, principalement de l'orge, mais tout au plus assez pour la consommation locale, quelques fruits; surtout des figues, et l'huile d'olive. Ce dernier article doit être le principal, sinon l'unique objet d'exportation.

La tribu des Beni Ourtilan compte une quinzaine de villages. Outre ceux déjà cités, mentionnons encore, dans le haut de la vallée, Anou, Iril Kérim, Taourirt, Ireldan, Reis; Terzit, à quelques pas d'Araça; Beni Hafedh, Habb el Chérif et Taouinin dans les parties basses. Enfin, dans la petite vallée de l'Oued Braza, Djebaoui, Amdoun, Iril Arbala, Tirilt Si Amer, Tirinout; et, sur un mamelon voisin, Aguemmoun.

Ces villages peuvent contenir en moyenne une trentaine de maisons. Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, avec une sorte de grenier. Une cour les précède. Elles sont bien bâties, souvent blanchies à la chaux et couvertes de tuiles. Près de ma tente, se voyaient cinq fours à chaux.

Parmi ces maisons, il en est qui m'ont paru consacrées au culte, et qui se distinguent par un étage supérieur. Leur façade est percée d'une série de baies arquées, ce qui, avec leur éclatante blancheur et leur position élevée, les fait distinguer entre toutes et leur donne un certain air de coquetterie et de bon goût. Il en existe de ce genre à Kaouzrou, à Terzit, à Iril Arbala, etc. Quelques-unes de ces petites mosquées ont un minaret, notamment Araça, Beni Hafedh et Taouinin. Celui d'Araça, hexagone, relevé par quelques bandes horizontales et une petite balustrade vers son sommet, est notablement penché.

La plus remarquable de ces mosquées est celle de Baba Hamza, isolée et perdue dans un ravin creusé entre le Djebel Marabout-Ali et l'Azrou Iflan. Elle ne paraît pas construite depuis plus de deux ou trois ans; elle est presque complètement bâtie en briques, et attend encore, pour avoir un aspect moins triste, que l'on blanchisse sa façade. Le rez-de-chaussée comprend un corridor et deux pièces. Au-dessus règne un premier étage.

A quelques pas, est une fontaine nichée dans une construction en maçonnerie voûtée, et divisée en deux pièces, dont la plus grande, à droite, est aussi la mieux entretenue; chacune a son bassia. La dégradation, la saleté et le défaut d'écoulement des eaux attestent une incurie qui ne saurait se légitimer que par l'isolement.

La majorité des Beni Ourtilan ne parle pas l'arabe.

La fabrication des huiles est à peu près leur seule industrie. Parfois la meule et le pressoir sont dans la cour attenante à l'habitation, mais le plus souvent à l'extérieur et dans des positions où les accidents de terrain permettent d'établir à moins de frais et de peine ces grossières machines.

Le premier appareil, destiné à broyer les olives, se compose d'une meule attachée à un axe vertical et d'un petit massif de maçonnerie encavé, sur lequel repose la meule.

Souvent l'arbre horizontal, dans lequel s'engage supérieurement l'axe de la roue, a l'une de ses extrémités fichée dans la terre ou maintenue par une grossière maçonnerie; son extrémité libre s'adapte à une poutre verticale. Le diamètre des meules est d'environ un mètre et demi sur deux décimètres d'épaisseur: elles sont de nature variable. Elles tournent sur un massif de maçonnerie cylindrique, d'environ deux mètres de diamètre, haut de moins d'un mètre et terminé par une excavation tapissée de larges moellons. Le tout est maçonné à la chaux. Une poutre horizontale, mobile, insérée à l'arbre pivotant sert à produire la rotation à force de bras.

Le pressoir se compose de deux arbres plantés en terre, supportant une traverse-écrou, dans laquelle s'engage la vis. Une section de tronc d'olivier, creusée et terminée en pointe, sert de récipient aux olives broyées par la meule.

Tout cela est grossièrement travaillé. Les arbres horizontaux et perpendiculaires sont à peine équarris à leurs points de jonction; la spire de la vis paraît d'une exécution peu mathématique, et le tronc d'olivier n'est taillé qu'autant que l'exige strictement sa destination.

Les habitants du village d'Araça, dit aussi Beni Ketran (1), autour duquel nous campions, s'étaient d'abord enfuis; ils revinrent. Une consigne d'une excessive rigueur, portant sur tous indistincte-

(1) Ce paraît être le Tala Ketran, ou Agni Ketran de M. Carette, V. T. 2, p. 381.— N. de la R.

ment, m'empêcha de la visiter. Terzit, à quelques centaines de mètres d'Araça, fut complètement abandonné.

Des cinq villages de la vallée de l'Oued Braza, quelques-uns se montrèrent aussi récalcitrants et finirent par composer. La plus grande difficulté, quand une tribu, quelque temps hésitante, finit par se soumettre devant un grand déploiement de forces, est la répartition de l'impôt entre les intéressés.

Pour la première fois, nous faisons le vert pour les chevaux, à travers les moissons en herbe. Il arrive que l'on est obligé de couper les blés des tribus amies sur lesquelles on campe; alors, une déduction leur est faite sur l'impôt. Quelques parties de la tribu des Beni-Ourtilan étaient réservées, et l'on n'avait le champ complètement libre que dans l'enceinte du camp. Le village de Taourirt se montra rebelle; on y envoya d'abord une corvée de fourrages pour donner aux habitants le temps de réfléchir sur leur refus définitif. On envoya deux bataillons brûler le village. On m'apporta une vingtaine de grandes feuilles d'un manuscrit arabe d'une belle exécution, que je reconnus pour un traité de jurisprudence, et que l'on me dit, plus tard, être un fragment de Sidi Khelil.

Dans la dernière nuit de notre séjour, quelques coups de fusil furent tirés sur le camp d'en bas de Terzit, et un zouave du premier bataillon fut blessé.

Les incendiés, les soumis peut-être, se vengeaient. Il y avait dans l'attitude de ces Kabiles quelque chose de plus fier que chez les Arabes. On voyait qu'ils n'avaient pas l'habitude de supporter le joug de l'étranger.

Je fis quelques courses à distance de quelques kilomètres des avant-postes du côté de la vallée de l'Oued Braza. Sur cette colline pierreuse est adossé le village de Terzit, puis je me portai aussi du côté de Telmet, et visitai la mosquée solitaire de Baba-Hamza.

J'avais d'abord donné quelques sous à un indigène pour me dire le nom des villages de la tribu et des montagnes voisines. Près de la mosquée, j'aperçus deux ou trois jeunes Kabiles, avec lesquels j'entamai la conversation.

Parmi ces jeunes gens, il en était un qui ne tarda pas à me chercher noise. Il parlait parfaitement arabe, me contredisait à chaque parole, et paraissait vouloir en arriver à des voies de fait, se fiant sans doute à l'éloignement des grand'gardes et sur mon isolement; quand je crus prudent de me retirer vers une de ces

grand'gardes, distante de près de deux kilomètres, non loin de Telmet. Ce jeune homme appartient sans doute aux villages récalcitrants.

Parmi ces jeunes gens, il en était un d'une figure douce et mélancolique, lequel se rallia bientôt à moi, m'ayant aperçu causant avec son père à la grand'garde voisine, où le vieux Kabile s'était placé pour surveiller ses blés en herbe et requérir, au besoin, l'intervention du chef de poste contre les fourrageurs.

Ce vieillard, grand et robuste, à la barbe grisonnante, se nommait Youcef ben R'anem el-Ourtilani. C'était le taleb du village de Telmet. Entre nous s'engagea une conversation parfois intéressante. Je lui demandai si je pourrais trouver, dans la tribu, des livres à acheter. — Si j'en trouvais, moi-même, au lieu d'en vendre, j'en achèterais. Mais qu'en veux-tu faire? Pourquoi? — Pour apprendre l'arabe en les lisant. — Et puis? — D'abord, j'aurai le plaisir de causer avec vous et de vous connaître, et puis je connaîtrai aussi vos savants, votre histoire, ce qu'ont fait les Arabes. J'en ai plusieurs, déjà, de vos livres. J'ai même, ici, au camp, dans ma malle, un bien beau Koran. — Et qu'en fais-tu? — Je le lis et je m'efforce de le comprendre. Je l'ai aussi, traduit en français. — Et tu y crois? — Pas du tout. — Et pourquoi le lis-tu? — Pour connaître votre religion — Dis : *la ilah ila Allah, Mohammed rassoul Allah.* — *La ilah ila Allah.* — Et pourquoi ne dis-tu pas *Mohammed rassoul Allah*? Est-ce que Mohammed n'est pas le prophète de Dieu? — Pour les chrétiens, Aïssa est le dernier, le sceau des prophètes. — Vous avez l'*Endjil* (Evangile)? — Oui. — Et le *Zabour* (les Psaumes)? — Oui. — Et le *Taourat* (le Pentateuque)? — Oui. Nous avons même tous ces livres traduits en arabe, et je les ai trouvés chez un caïd de Guelma, imprimés et achetés chez nous.

Notre conversation théologique ne s'arrêta pas là; mais je craindrais de fatiguer le lecteur si je l'en entretenais davantage.

Je complétais mes renseignements auprès de Youcef, qui me pria de lui donner mon crayon. Je consentis, à la condition qu'il me transcrivait en arabe les noms des villages des Beni Ourtilan et ceux des tribus voisines. Cinq ou six fois, dans le cours de l'expédition, j'eus à faire le même marché : nous partageons. Youcef fit aussi sur mon calepin une sorte de talisman. C'étaient quatre lignes verticales et quatre horizontales engendrant neuf carrés dont chacun portait une lettre arabe. Quelques mots arabes faisaient le tour de la figure.

Cependant, Youcef ne me faisait point de ces propositions d'amitié réciproque et perpétuelle que m'ont faites vingt fois les Arabes. Le Kabile est rétif au joug étranger. L'Arabe s'empressera toujours auprès d'un conquérant qui lui réservera une place dans le gouvernement de ses compatriotes vaincus.

Ne quittons pas les Beni Ourtilan, sans parler de leur spécialité industrielle, la fabrication des burnous, produits qui se placent avantageusement après ceux des Beni Abbès, les plus estimés de la Grande Kabilie.

Docteur LECLERC.

(A suivre)
